

Version de travail de : Boutroy Eric, 2009, « Les sisyphes de Téhéran », *La Pensée de Midi*, n°27, Actes Sud, p. 85-91

Les Sisyphes de Téhéran.

L'escalade, miroir des paradoxes d'une modernisation iranienne

Eric Boutroy*

Sur la paroi déversante d'ocre veinée de sienne, Maryam bataille pour franchir le surplomb massif qui la domine. Son corps mince et musclé, dévoilé par un pantacourt et un débardeur moulants aux couleurs éclatantes, est tendu par l'effort. Ses mains verrouillent douloureusement la mince faille qui fend un rocher lisse sur lequel ses chaussons griffent d'invisibles préhensions. Dans un cri, elle dépasse l'obstacle, accroche sa corde et, les cheveux libres portés par le vent, se laisse retomber en souriant vers Hamid, son assureur et compagnon. Un baiser et une étreinte publiques ponctuent cette réussite que d'autres grimpeurs félicitent tout en moquant le jeune homme qui se prépare à monter et risque d'échouer là où sa compagne a réussi. En ce mois de juillet 2007, il règne une joyeuse animation dans une falaise du massif de l'Alborz où plusieurs dizaines de personnes sculptent le vide de leurs silhouettes ou se reposent et badinent au pied des rochers. Les tenues sont légères et les femmes ont troqué le foulard contre des casquettes, des bandanas colorés quand elles n'ont pas libéré leur chevelure. Quelques centaines de mètres en contrebas, une voiture équipée d'un haut-parleur se traîne en crachotant des appels à la prière pour rappeler à leurs devoirs les nombreuses familles en tenue plus traditionnelles qui campent ou pique-niquent à la fraîcheur argentée d'une rivière. Nichés à l'abri des rochers, c'est à peine si les escaladeurs jettent un œil indifférent ou réprobateur à cette fugitive interpellation de l'autorité religieuse. L'heure inéluctable de la rechute dans le quotidien n'est pas encore venue.

Cette paroi, à l'instar des nombreux sites d'escalade où chaque semaine plusieurs milliers de Sisyphe viennent pratiquer un sport en plein essor, offre un théâtre rocheux inattendu où apparences, conduites et manières de penser viennent décaper certains clichés sur l'Iran contemporain. Si des jeunes Iraniens peuvent évoquer cette figure antique, ce n'est que superficiellement parce qu'ils empoignent d'énormes rochers dans la sueur et la poussière ou parce que leur sport les amène à monter et descendre indéfiniment des parois, quand bien même ils en auraient rejoint le faite. Du héros camusien, il va bientôt apparaître qu'ils possèdent l'absurdité lucide, s'affranchissant des normes sans jamais cesser d'être rattrapés par leurs châtiments. Derrière l'attrait pour l'escalade pourrait alors se donner à voir les

transformations des aspirations au sein d'une certaine jeunesse iranienne urbaine autant que les ambiguïtés d'une société en mutation rapide.

*

SPORT, INDIVIDUATION ET « MODERNITÉ »

Hamid et Maryam sont deux trentenaires dynamiques assez emblématiques des nouveaux milieux urbains ouverts à la « modernité » et aspirant à un renouvellement des modes de vie observés dans les travaux d'Eric Butel. Enfants de classes moyennes – un peu moins aisées pour lui (père technicien et mère secrétaire) que pour elle (père commerçant et mère enseignante) – ils expliquent avoir été élevés dans un cadre peu traditionaliste et sensibilisé aux références occidentales. L'attraction pour des sports modernes n'est chez eux qu'un élément d'un style de vie « modernisé » : logement autonome en appartement, ameublement occidentalisé, possession d'une voiture, attrait pour les technologies et les médias étrangers... Pour autant, l'escalade et l'alpinisme ne sont pas un héritage familial. C'est vers vingt ans et dans le cadre de leurs études supérieures qu'ils découvrent ces activités. Cette rencontre n'est pas exceptionnelle tant l'université, par l'intermédiaire des réseaux amicaux ou clubs étudiants, représente aujourd'hui un espace privilégié de diffusion de pratiques sportives et culturelles pour la jeunesse. Maryam était alors déjà engagée dans une carrière d'athlète de haut-niveau qu'elle va transférer dans les compétitions d'escalade. Si Hamid ne s'investit pas vraiment dans la compétition institutionnelle, il n'en recherche pas moins la performance dans sa pratique libre. Cet engouement est rapidement reconverti pour chacun d'eux dans l'ensemble des diplômes qui leurs permettent de devenir professionnels de la grimpe. D'un côté, on y lit l'importance de la demande sociale pour le sport dans la société iranienne : ils encadrent une clientèle privée, forment des professionnels, entraînent des jeunes athlètes... D'un autre côté, il s'agit toujours d'emplois précaires (travail libéral, petits contrats temporaires pour les fédérations) qui soulignent le manque de reconnaissance et de soutien du secteur sportif par le pouvoir. De fait les chemins professionnels ne sont jamais assurés et les revenus restent assez modestes. En 2008, Maryam, lassée des incertitudes, est devenue professeur de sport scolaire en ne conservant que quelques charges d'entraînement ; à l'inverse, Hamid a abandonné un poste dans une grande compagnie pour péniblement tenter de toucher un horizon professionnel exclusivement grimpeur.

Dans leur vie privée aussi l'escalade est cardinale. C'est déjà dans le cadre de cette activité qu'ils se sont rencontrés il y a quelques années, ce qui rappelle que la grimpe fait partie des disciplines sportives accessibles aux femmes. Au quotidien, la quasi-totalité de leur temps et de leur budget loisir est consacrée à la montagne. En dehors de leurs occupations

professionnelles, ils grimpent une ou deux fois par semaine sur les différents murs artificiels qui fleurissent depuis quelques années dans les centres-villes d'Iran. La majorité de leurs week-ends sont l'occasion de sorties sportives d'une ou deux journées dans les montagnes environnantes, les vacances permettant de partir vers des sites plus lointains. Sacrifiant près de deux ans d'épargne, ils ont même réussi à venir un mois en France il a quelques années pour en parcourir les hauts lieux d'escalade, de Fontainebleau aux Calanques.

Ils vivent ensemble dans le centre de Téhéran, dans un de ces quartiers frontières où cohabitent classes populaires et classes moyennes. Propriétaires de leur petit appartement (acheté officiellement par Maryam), ils font montre paradoxalement d'un sentiment de relégation spatial qui n'a rien d'anodin : la majorité de leurs amis (tous sportifs), à l'instar de la population grimpeuse en général, se recrutent dans des classes moyennes supérieures habitant le nord de la ville. L'agencement de leur domicile témoigne du caractère central de la montagne. Les murs colorés du salon/salle à manger sont décorés d'une quinzaine de posters d'escalade et d'alpinisme (promouvant des marques occidentales) soigneusement encadrés. Dans un coin, l'économiseur d'écran de l'ordinateur fait défiler un diaporama de leurs propres ascensions, images que l'on retrouve en écho dans quelques cadres dressés sur le bureau et les tables de nuit. Bien que largement entassés dans les placards, les équipements sportifs sont par ailleurs les seuls éléments négligents venant perturber l'ordre d'un intérieur soigneusement entretenu.

On voit ainsi que les loisirs de montagne, en particulier l'escalade, représentent pour ce couple un moyen identitaire autour duquel rayonnent les choix de vie. Plus encore que l'émergence du sport comme pratique sociale de référence, cette centration sportive illustre l'essor du souci de soi et d'un processus d'individuation mettant à distance les repères communautaires traditionnels, figure du *âdam-e ejtemâ'i* bien décrite par l'anthropologue Fariba Adelhah. Certes, la centration individualiste autour d'engouements choisis et d'une volonté d'accomplissement personnel n'est pas exclusive d'appartenance collective. Mais il s'agit moins du modèle institutionnalisé du club (difficilement dissociable en Iran des autorités) que de collectifs informels recomposés autour d'intérêts communs. Il est à cet égard révélateur qu'en parallèle des sélections et des compétitions officielles organisées sous l'égide de l'*Iran Mountaineering Federation*, le réseau de grimpeurs dont fait partie notre couple organise irrégulièrement des concours officiels et festifs sur des murs privés.

LE ROCHER, UNE NICHE ÉPHÉMÈRE DE LIBERTÉ

La promotion du choix individuel ou un désir d'autonomie faisant des jeux du corps un moyen de subjectivation ont déjà quelque chose de frondeur en Iran. Mais dans une société

islamique extrêmement contrôlée, la montagne abordable (station, sentiers de randonnée) est un territoire de décontraction et de convivialité où il est possible de tempérer la pression des lois ordinaires (s’y mêle une tolérance très relative et un cache-cache rendu possible par l’éloignement). Toutefois, à l’instar des *bassidjs* qui y circulent en treillis et matraque à la ceinture, les gardiens de la vertu ne sont jamais très loin pour dissuader les bravades. Moins accessibles et fréquentés, les falaises d’escalade et les itinéraires montagnards représentent alors des interstices précieux où il est possible de débrider la discipline du quotidien. “*Le week-end, c’est le temps de la liberté*, explique Hamid. *On peut oublier pendant une journée les difficultés de notre vie. Quel plaisir d’être entre garçons et filles sans être obligé de tout contrôler. Pouvoir être en couple, sans avoir à se dissimuler*”. A la différence des murs artificiels ou des compétitions publiques, les parois sont des espaces mixtes où hommes et femmes peuvent pratiquer ensemble sans se soucier de la division sexuelle de la société. “*L’escalade est un bon moyen de montrer que les femmes peuvent faire les mêmes choses que les hommes. La fédération est forcément en retard là-dessus : ce n’est pas demain que Maryam pourra devenir entraîneuse de l’équipe masculine. Mais quand on grimpe, il n’y a plus de différence*” (Hamid). Une telle brèche pragmatique dans la ségrégation sexuelle n’est pas sans évoquer ce qui s’est joué à d’autres époque dans les montagnes européennes et que l’historienne Cécile Ottogalli-Mazzacavallo a pu qualifier de « *féminisme en acte* ».

Le poids de l’ordre moral puritain s’allège également avec l’altitude. A l’image de ce qui se passe en ville une fois franchie l’entrée des domiciles, Hamid, Maryam et leurs amis se dévoilent au bas des rochers : vêtements moulants, corps partiellement dénudés... L’escalade induit en elle-même des mises en jeu du corps ordinairement blâmables (grand écart, cambure, cris, sueur) et des promiscuités (parades, bivouacs) impensables dans l’espace public. Par-delà la dimension sportive, la falaise est un espace convivial de relâchement mesuré des convenances (rire, moquerie, propos salaces) appuyé sur un fort contrôle de l’apparence (vêtement de marque, apprêtement, maquillage entre deux ascensions). Outil d’une séduction largement bridée ordinairement, ce point signale aussi combien le plaisir et la consommation sont devenues des références cardinales dans la société iranienne.

A cet égard, Hamid et Maryam sont symptomatiques d’une génération devenue extrêmement méfiante vis-à-vis du pouvoir islamiste et de son emprise idéologique et puritaine. Au débridement des normes au pied des parois répondent les imprudences sourdes du quotidien. Comme tant d’autres femmes, Maryam joue par exemple dans la sphère publique avec les marges du système : mèches de cheveux échappées des tissus, couleurs vives et formes moulantes des vêtements, fard apprêté. Nos deux grimpeurs se revendiquent comme athée et

prennent une distance moqueuse avec toutes les irruptions religieuses du quotidien : tenues traditionalistes dans l'espace public, prières publiques, attitudes pieuses... Exceptionnel et plus audacieux est le choix de Hamid et Maryam de vivre en concubinage dans une société où le mariage religieux est le seul statut possible pour les couples. En écho à cette défiance, si les groupes institutionnels maintiennent un respect des prières, l'activité auto-organisée est largement sécularisée, signe de l'affaiblissement du respect de la pratique religieuse de la jeunesse.

Sans sous-estimer la valeur critique des conduites et des modes de vie, Hamid et Maryam sont paradoxalement, comme la majorité de la jeunesse, ancrés dans des remises en cause feutrées des pesanteurs de la société, loin des engagements révolutionnaires des générations précédentes. Pour Maryam, *“c'est vraiment dur de vivre ici. Pas seulement à cause de la vie tous les jours, du foulard, des manques de liberté, des difficultés économiques. Mais parce qu'on ne peut pas avoir d'espoir de réussir. Les sportifs, surtout les filles, n'ont aucun soutien. Qu'est-ce que j'ai gagné dans les compétitions ? L'Etat, les fédérations, ne font rien pour nous”*. La question politique n'est pas absente des discussions, mais elle se développe plutôt sur un mode désenchanté, dénonçant les espoirs contrariés de promotion sociale ou les frustrations économiques et symboliques. Conscients mais démobilisés, nos grimpeurs modèrent leur soif de liberté, dans une forme ambiguë d'accommodation d'un régime largement méprisé. Le refuge de la montagne apparaît alors comme une de ces soupapes, variablement tolérées par le pouvoir, qui aident à supporter un ordinaire plutôt amer. *“La reprise dans l'ordre quotidien se fait par étape mais elle est inéluctable et souligne la fugacité du relâchement. En se déséquipant au pied des parois, les vêtements les plus courts disparaissent, même si les bras restent nus. Les filles attendent le dernier moment pour rebrider leur chevelure. Maryam par exemple commence à descendre vers la route cheveux libres. Il y a comme un jeu à retarder le plus longtemps (être à une cinquantaine de mètres de la route) le moment pour mettre... un bandana et prolonger la liberté d'un week-end suspendu. C'est pendant le trajet du retour, et la rencontre des premières voitures de police, que les foulards ressurgissent. La parenthèse s'éteint doucement dans la chaleur étouffante de la ville”* (note de terrain, 6 juillet 2007). A l'image de l'enfermement des cheveux, la liberté conquise par la ruse s'achève dans la reprise du quotidien. La pierre est retombée au bas de la montagne mais Sisyphe recommencera bientôt à la déplacer.

*

On n'élèvera pas Hamid et Maryam au rang de représentants d'une population iranienne nullement unifiée. Le monde de l'escalade n'a d'ailleurs lui-même rien d'une communauté

homogène. *Band-e-Yakhchal*, site d'escalade péri-urbain aux portes de Téhéran, offre ainsi les vendredis un condensé saisissant et plutôt pacifié de ces manières de vivre contrastées. A côté des rassemblements affinitaires d'une jeunesse sportive émancipée cohabitent parfois des miliciennes montagnardes dont la présence civilise un peu les conduites, des familles populaires en tenues traditionnelles varappant sur des blocs avec des équipements démodés, des groupes universitaires studieux faisant leurs classes... Par ailleurs, si les falaises sont un refuge, les montagnes sont également pour le pouvoir un espace symbolique support d'instrumentalisation patriotique ou d'édification religieuse. Mais jusque dans ce qu'elle a de plus singulier, la trajectoire de notre couple a une indéniable valeur expressive des paradoxes de la jeunesse urbaine. Leur engouement pour des loisirs modernes révèle certaines tensions d'une société en mouvement : ouverture à des références mondialisées, libéralisation des mœurs, individualisation de la société, oxymore d'une contestation conciliante du régime... En définitive, l'escalade n'est qu'un des avatars de ces formes de résistance astucieuses et paradoxalement un peu illusives qui fourmillent en Iran. Les Sisyphe de Téhéran ne sont pas que nos joueurs de pierre mais l'ensemble des Iraniens qui rusent avec les normes de la révolution islamique. Récalcitrant lucide à sa condition mais rattrapé par un quotidien absurde, Sysiphe est toujours en marche.

* Eric Boutroy est docteur en anthropologie et maître de conférence à l'université Lyon 1. Après avoir réalisé une thèse (*L'Ailleurs et l'Altitude*, 2004) sur les expéditions en Himalaya, il poursuit aujourd'hui ses recherches sur les loisirs de montagne en France et en Iran.